LETTRE

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS,

Premier Prince du Sang.

contre les attroupemens scandaleux du Palais Royal.

MONSEIGNEUR,

NOUS sommes arrivés à la terrible révolution où les Citoyens se sont arrogé la liberté de tout entreprendre, & de tout dire. Le Ciel me préserve d'employer aucun moyen violent ; je ne désire que le bien de mes Concitoyens, le salut de ma Patrie, le repos du Monarque & le bonheur public.

Le Peuple vous adore, MONSEIGNEUR, les bons Citoyens vous considérent comme l'ami des hommes ; maisles sages murmurent tout bas ; le mal est aisé, & les méchants l'exercent sans peine : les bons font le bien de même, mais ils ne réussissent pas toujours.

Souvenez-vous, Monseigneur, de votre honorable exil : dès ce moment vous fûtes l'idole de la France, votre retour à la Cour ſans le rappel des trois Conſeillers, obſcurcit un inſtant votre gloire : votre voyage en Angleterre, dans une époque auſſi critique pour la Nation, faillit vous faire perdre la faveur publique. Les Français, juſqu'au moment des Etats Généraux, ont toujours mal ſaiſi, Monseigneur, tout ce que vous avez entrepris ; ce jour eſt arrivé où l'on a reconnu vos véritables principes ; l'occaſion de les manifeſter eſt favorable, vous la ſaiſirez, Monseigneur, & ſi je la devance de quelques heures, je n'aurai que le mérite de l'avoir prévue.

Avez-vous oublié, Monseigneur, que le Public, qui renferme toutes les claſſes, eſt un juge ſevère ; & quand on n'en obtient pas en général le ſuffrage, il reſte toujours quelque choſe de beau, de ſublime à faire à un grand Prince.

Auriez-vous perdu de vue, Monseigneur, que, quelquefois, ce mêlange de Public, traveſtit les belles actions en deſſeins nuiſibles au repos de l'Etat : oui, Monseigneur,

toutes ces nuances ſont préſentes à vos yeux : votre cœur en frémit, & vos nobles principes en repoufferont toujours l'outrage.

La France ſe trouve en ce moment dans une telle révolution & dans une efferveſcence ſi allarmante qu'il ſemble que les Français veulent terminer leur brillante carriere en recommençant celle qu'ont enfanté tous les troubles de l'Angleterre.

On diroit qu'un Cromwel caché parmi des Français n'excite les eſprits, & ne les porte à la révolte que pour ſe montrer un jour à nos yeux tout puiſſant.

La crainte, les allarmes, la terreur peuvent avoir produit ce phantôme, & nous faire redouter de nouveaux fers appeſantis par le poids d'un tyran & d'un uſurpateur.

Qui peut mieux que vous, MONSEIGNEUR, raſſurer les Français ? . . . Ami du Peuple, Premier Prince du Sang, connoiſſant les loix & l'humanité, vous viendrez en perſonne à votre Palais Royal qui eſt devenu aujourd'hui l'aſyle d'une foule d'énergumènes, dont les diſcours achèvent d'égarer le peuple, & jettent l'épouvante dans la

Capitale : vous vous montrerez à ce Peuple égaré, vous lui direz que vous ne le chérissez que pour le sauver du précipice où sa frénésie l'entraîne. — Que si les loix ne sont plus observées, — Que si la subordination n'a plus d'empire, la liberté de tout entreprendre entraînera sa perte. Oui, MONSEIGNEUR, vous serez écouté, vous serez obéi comme le véritable Protecteur de tous les infortunés ; vous aurez devant les yeux l'exemple de l'obéissance : lorsque le modeste M. Bailly, le vertueux Archevêque de Vienne, &c. &c. se présentèrent à la porte, où le peuple forçoit les Gardes pour entrer; à peine eurent-ils fait quelques sages observations, que ce même Peuple, aussi bon qu'obéissant (quand une fois il est éclairé par la voie des vertus), se retira avec douceur & tranquillité, comme un troupeau d'agneaux qui marche devant le Berger qui les conduit.

Qui sait mieux que vous, MONSEIGNEUR, que dans cet instant terrible, il n'y a que la voix d'un Prince chéri qui peut influer sur l'esprit des Citoyens ; & si, contre toute attente, Paris, MONSEIGNEUR, avoit le malheur de vous voir échouer dans cette

noble entreprise, il resteroit encore une ressource inépuisable, digne de notre Monarque, des Français.

Si le Soldat vient à lui manquer pour maintenir l'ordre, qu'il appelle à son secours ses fideles sujets, & dans vingt-quatre heures il se formera des bataillons formidables de bons Citoyens, qui encouragés par la Nation, sous les ordres d'un bon Roi, rétabliront enfin cet ordre, ce calme trop long-tems désiré.

Ces agitations, ce déréglement, ce désordre épouventable ne peuvent qu'arrêter un travail précieux pour l'État & pour le bonheur du Peuple. Les Etats-Généraux pour s'y livrer entiérement, n'attendoient que la réunion des trois Ordres; vous l'avez enfin entraînée, MONSEIGNEUR, cette auguste réunion; & le Peuple, sans réfléchir, va fournir des armes contre lui-même.

Il faut donc le calmer ce Peuple agité; il faut plus, MONSEIGNEUR, il faut le consoler.

Les travaux ne vont plus, le prix du pain est exhorbitant pour le pauvre, & l'ouvrier sans travail. J'ai déja proposé

le don patriotique; faites, MONSEIGNEUR, une motion à ce ſujet : ouvrez vous-même ce don, & la Patrie, ſuivant bientôt votre exemple, ramenera l'abondance des bleds en France, & mettra le pain au taux que le malheureux doit le manger. Le Français vous devra non-ſeulement ſon ſalut, mais encore vous ſerez conſidéré comme le véritable ſoutien des infortunés.

C'eſt par cette action, MONSEIGNEUR, que vous confondrez l'envie, & tous injuſtes ſoupçons ; c'eſt alors que vous jouirez d'un véritable ſuccès ; c'eſt alors que vous mettrez dans le plus beau jour le titre de Premier Prince du Sang ; & ce titre embelli confondra éternellement vos ennemis. Si je pouvois douter un moment de toutes vos vertus, dès cet inſtant je me regarderois comme perdue ; dès cet inſtant je me verrois maſſacrée par le Peuple ; moi qui n'ai voulu que ſon bien, ſon repos, moi qui ai excité les belles ames dans tous mes écrits en ſa faveur, moi qui ſuis peut-être l'auteur de tous les bienfaits qui ſe ſont répandus cet hiver dans la Capitale, moi enfin à qui

l'on ne peut citer un écrit contre le patriotisme & contre l'humanité : ce salaire seroit affreux, mais, à ce prix, je ne regretterois pas la vie. Tels sont mes principes, MONSEIGNEUR, mes procédés & mes sentiments invariables.

Je vous dois, MONSEIGNEUR, l'état de mon fils ; son sort dépend actuellement de vos bontés : loin de craindre que ma franchise va le perdre dans votre esprit ; je suis au contraire persuadée qu'il aura en VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, un véritable Protecteur pour son avancement, convaincue que vous préférez des vérités utiles à des éloges nuisibles, & persuadée encore que mes écrits, quoique vous en ayez reçu l'hommage, ne sont pas dignes de fixer votre attention; mais celui-ci, j'espère, obtiendra votre indulgence & votre estime en faveur du motif qni l'a dicté.

C'est avec respect que je suis de

VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

L'Amie de tous mes Concitoyens & du repos public.

P. S. Quelle eſt l'utilité de ces aſſemblées publiques ?... Quel eſt le bien que l'on peut attendre de la fermentation du Palais Royal ?... Quels ſont les Orateurs qui, en inſtruiſant le peuple, leur enſeignent une bonne & utile morale?.. Cet aſſemblage confus, ce peu de reſpect pour le lieu, pour les perſonnes ſacrées, ne peut qu'éloigner le peuple de ſon devoir, & l'autoriſer à tout entreprendre, ſans connoître l'importance de ſes fauſſes démarches : on l'expoſe à abandonner ſes travaux, ſa miſere s'augmente avec l'oiſiveté, on l'accoutume à mendier ; mais lorſque les honnêtes Citoyens ſeront fatigués de donner à des hommes qui peuvent ſuivre une activeinduſtrie, & que leurs moyens ne leur permettront plus d'écouter leurs généroſité, que feront-ils, ces hommes forts & robuſtes ?... Je le demande aux Sages, aux bons Citoyens qui frémiſſent déjà de cette indépendance.

A quoi reſſemblent toutes ces députations vagabondes qui arrivent à toutes heures aux Etats-Généraux?... Quelle loi les autoriſe ?... Quelle police permet ces chaires publiques ? & ſi l'on n'en n'arrête pas la licence, peut-on ne pas en craindre les inconvénients ?

Je ſuis ennemi des abus, je ſens, comme tous bons citoyens, le malheur d'être perpétuellement ſous un joug tyrannique : mais lorſqu'un jour ſerein vient enfin flatter notre eſpoir, pourquoi en troubler le cours au moment même de voir nos vœux ſe réaliſer.